

Argument

Lorsqu'en moi s'ouvre un morceau de la scène, et ce n'est pas la parole qui s'est ailleurs divulguée, mon regard se porte, au naturel, vers l'unique clarté du moment ; quelqu'un, qu'on ne voit pas et qui, de toute sorte, n'apparaîtra pas, tandis qu'on aperçoit des ombres dans un coin, qui demeure obscurci, et simplement le mouvement peut indiquer leur présence, mais quelqu'un parle, s'inquiétant des fondements trop vagues du mot par lequel il s'éveilla, énonce ce qui suit.

Quatre personnes, hommes et femme, puis le meurtrier - sont les acteurs. Le public, à son tour, en un unanime, cérémonieux mouvement, s'assoit. On ne quitte jamais, ici, des yeux la scène.

Où, chacun figuré en une même pièce on parle ; et quatre personnes se partagent vraiment l'espace du salon. Le meurtrier, entré ensuite, semble étranger au lieu mais aussi aux personnes qui se partagent aussi la parole.

Voyez, dans un canapé, un couple, homme et femme. Ceux-ci parlent peu, bougent moins encore, se regardent surtout. Ils sont là pour endommager l'esprit du meurtrier, d'évoquer une incise qu'il a pratiquée, en sa forme antérieure, seul. Ils ne sont pas à côté du moment unique de clarté qui traverse la pièce, mais ils s'aiment. Tandis que la flamme d'une bougie n'illumine que le coin de la pièce, un rideau.

A côté de la porte, sur une chaise, adossée au mur, un gardien, qui connaît à lui seul l'histoire cette porte, qu'il peut soulever comme s'il s'agissait de la sienne propre. A présent, il regarde la femme, surtout, qui s'émeut et, revenant près de lui pour s'enfuir au fin fond de la scène, la joue ; elle est très agitée, reste calme. Ce n'est pas l'entrée du meurtrier qui l'a brusquée mais elle s'exclame : « C'est un autre ! Il n'a plus ce visage. »

Lui, prend une chaise pour s'asseoir : il y a toutes sortes de chaises, par ici ; et il y en a une, près de lui, loin du gardien, qu'il préfère, mais qu'il dispose en un autre lieu. Il y pose pied sans s'asseoir, regarde la fenêtre, au-dessus des amants.

L'homme lui demande : « Qu'as-tu fait aujourd'hui, meurtrier ? » Et le meurtrier lui répond : « Rien, homme, j'ai tué le Christ. »

On entend un rire dans le couloir, et la femme qui ignore qu'elle songe au gardien, mais dont le sentiment est mort (elle le cherche sans doute à travers la pièce), s'éloigne de lui et du meurtrier.

L'homme

Je ne te comprends pas. Tu vas nous expliquer les faits, j'espère.
Je les imaginais, hier. Or, je ne vois rien de possible ici-bas. C'était
donc une icône ?

Le meurtrier

Non, je n'avais pas le mouvement nécessaire à cela.

L'homme

C'est vrai, meurtrier ? Et comment t'expliques-tu cela ?

L'enfant

Il n'a pas le courage à se l'expliquer.

Le gardien

Sors d'ici, meurtrier.

La femme

ce visage !

Le meurtrier

Non.

Un silence.

Le meurtrier

Vous avez eu raison, peut-être. Le moment est devenu plus difficile pour tout le monde. Il n'est pas donné à tout le monde de connaître des apparitions.

L'enfant

Ce n'était qu'une apparition !

Le meurtrier

Mais vous me croyez tous coupables.

L'homme

Tes aveux nous suffisent.

Le gardien

Mais tu devrais sortir d'ici. L'ambiance est exécrable lorsque tu es là.

La femme (riant)

Oh oui ! A présent, j'ai même peur de toi.

L'enfant

Qui sait ? Nous ne sommes peut-être que des apparitions ?

Le meurtrier

C'est à craindre.

L'enfant

Non. Nous attendions un geste de ta part.

Le gardien

Nous pensions tous à autre chose.

Le meurtrier

Personne n'a été si proche de la raison que vous autres. Mes paroles se fendent ici même.

La femme

Tu t'es vanté, sans doute.

Le meurtrier

Personne ne se vanterait d'avoir tué le Christ.

L'enfant

Où donc ?

Le meurtrier

Rien. Je regardais le désert.

La femme

Mais ce n'était pas un désert naturel. Il était pire.

Le meurtrier

Et tellement moindres ! Je l'avais dans la main.

L'enfant

C'est la plaie dont tu nous as tant parlé !

Le gardien

Il n'y a rien à voir.

L'homme

Il n'y a pas non plus à se plaindre. Nous voici, tous de retour.

La femme

Où iras-tu, meurtrier ?

Le meurtrier

Où veux-tu que j'aïlle ?

L'enfant

Tu viens d'arriver mis tu sembles partir. Et tu ne permets pas qu'on te questionne. Tu restes énigmatique, chuchotements, pervers...

Le meurtrier

Rien en moi ne t'indique rien, enfant.

Le gardien (à l'enfant)

Désormais, tu ne lui demanderas plus s'il doit partir.
Regarde-le, il sort à l'instant.

Le meurtrier reste immobile.

L'enfant

On ne te reverra donc jamais.

Le meurtrier

Le gardien boit énormément, sais-tu ? Il n'a déjà plus toute sa raison.

L'homme

Il a aussi un récit à confier. Il pourrait l'aggraver de ses propres paroles.

Le meurtrier

Mais il n'en fera rien.

L'enfant

Tais-toi !

Figure du spectacle

J'ai avec moi un seul moment d'obscurité. Il ne m'est jamais parvenu. Il a tissé sa silhouette en défilant un ligament éraflé de ma main ; je l'ai laissé faire.

Chaque fenêtre par laquelle je me dénoue, l'observe décriper mon attention, ressemble à l'un de ces vases que l'on achète rarement sur le marché, qu'il pleut parfois, en rêve. Chaque demeure qui se cloître derrière n'abrite donc rien, s'avérant simplement une façade comme on n'en a jamais vu, de théâtre.

Plus tard, l'ombre s'exposera. Mais je la portais en moi depuis si longtemps ! Pas de surprise donc à laquelle je doive m'attendre, une absence d'instant et des visages stupéfaits aux alentours car la scène de l'obscurité est d'abord faite de ses spectateurs en une ronde.

Au bout d'un temps peut-être qui ne sera que pure convention, je saurai que c'est en moi que l'on observe ; il n'y a pas de comédie pourtant mais le spectacle, par lui-même, est rigolo, dit-on, je crois. Oui, mes yeux tournent à mesure qu'un doigt et puis l'autre se défilent.

Je suis dans mon lit. C'est exaltante, dérangeante ou plaisante selon le script, de se sentir spectacle au tout premier éveil, sans même la saveur d'un idéal bol de café pour s'évader.

L'ornière, ici, ce ne peut être que l'oreille. Ce ne peut être moi car je ne me ressemble pas. J'ai donc une furieuse plaine à plaisanter à ce moment, avec des mots. Mes gestes ne sont pas si singuliers, je suis encore un animal.

On me regardera à l'autarcie. Mais le royaume fait rêver et l'on ne

croira pas ce qu'on verra. Ici, je prends d'immenses pinceaux et dévale les murs, les portes, les vitraux du songe même, frottant ma demeure d'une nouvelle couche de pénombre. Et je répète infiniment. La chambre est déjà vieille et tout le monde est fatigué. Personne n'en a plus cure. La conscience que j'acquiers ainsi de ma liberté ne me départagera pas.